

FILM

# Explicit Language

Über das Schlachtfeld Ehe hat John Turturro eine musikalische Frontaufzeichnung gemacht: Im Singfilm "Romance and Cigarettes" wird Tacheles geredet über Liebe, Sex, Ehebruch und Tod.

Summen Sie auch öfters im Fahrstuhl oder trällern Sie während des Autofahrens? Falls ja, sollten Sie sich mit der Wahl Ihrer Songs beschäftigen. In Doris Lessings "The Four-Gated City" stellt die Romanheldin Martha Quest die These auf, dass Liedtexte einem nicht zufällig in den Kopf kommen, sondern Botschaften aus dem Unterbewusstsein sind. John Turturro geht in seinem neuesten Film "Romance and Cigarettes" noch einen Schritt weiter: Die Hauptfiguren des Films drücken musikalisch aus, was ihnen auf der Zunge brennt.

Referenzen auf den Musik- und Revuefilm hat es in den letzten Jahren sowohl in englischsprachigen als auch im französischen Film zur Genüge gegeben. Turturros Version unterscheidet sich aber gleich in zwei Punkten von Filmen wie "Huit femmes", "On connaît la chanson" oder "Everybody Says I Love You". Zum einen werden in diesem Ehe- und Familienfilm, der im New Yorker Arbeitermilieu spielt, Musik- und andere Texte sehr gezielt eingesetzt, um die Unfähigkeit, Dinge mit eigenen Worten auszusprechen, zu überwinden. Die

Hauptfiguren singen deshalb auch die Lieder oft nur "mit". Und zum anderen ist Turturros zeitgenössische Antwort auf die Fred-Astaire-Filme der Fünfzigerjahre auf den ersten Blick kein romantischer Film. Die menschlichen Nöte des Arbeiters Nick Murder (John Gandolfini), dessen Frau Kitty (Susan Sarandon) entdeckt

hat, dass er fremdgeht, werden nämlich hier in ungewohnt derber Sprache beschrieben. Vor allem die Prostituierte Tula (Kate Winslet), die sich in Nick verliebt hat, sagt in deutlichen Worten, worum es ihr geht: Sex. Aber auch Nicks Arbeitskollege Angelo (Steve Buscemi) hat in dieser Hinsicht einen reichen Wortschatz. Schwierigkeiten haben alle Beteiligten dagegen, wenn es darum geht, Gefühle in Worte zu fassen. Vor allem die Männer. Eine der Stärken des Films liegt in der gnadenlos spöttischen Darstellung der emotionalen Misere von Nick, dessen Frau

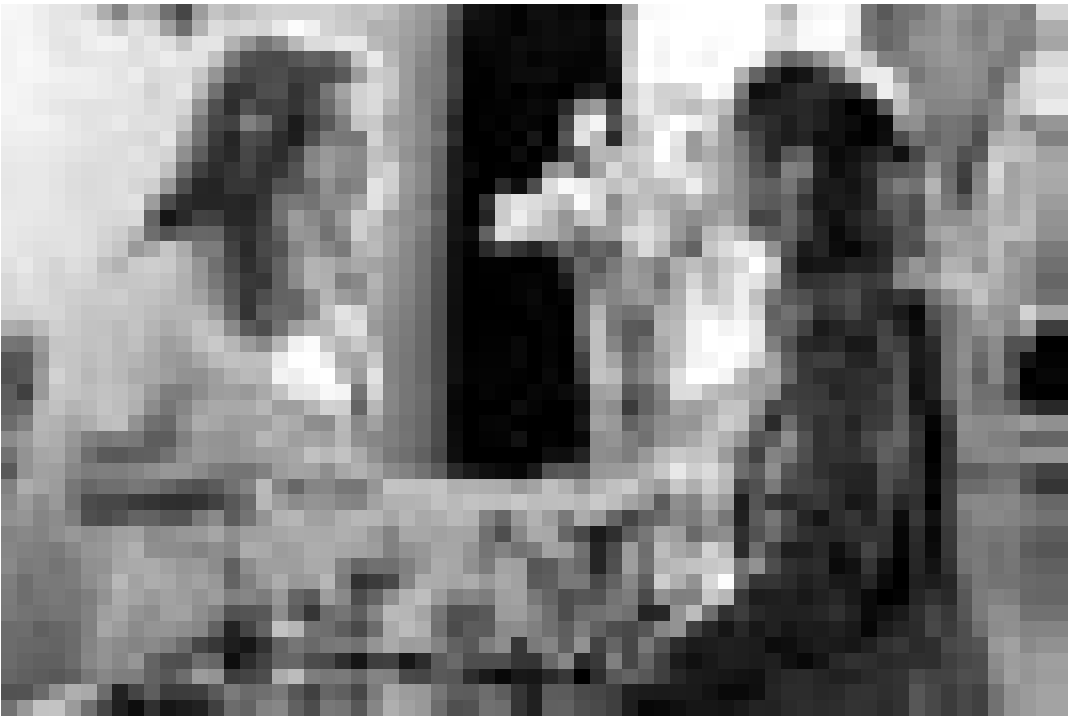
nun nichts mehr von ihm wissen will. Selbstmitleid, Aufgeblasenheit und Unehhrlichkeit kommen erst zu einem jähen Ende, als Nick erfährt, dass er Lungenkrebs hat.

Weil die deftige Komödie ohne Happy End auskommt, und auch im letzten Drittel der Humor verhaltener wird, ist Turturros Werk bei Kritik und Publikum nicht gut angekommen. Dabei gibt es eine ganze Reihe witziger Dialoge und Szenen, und auch die Musiknummern sind in ihrer Skurrilität durchaus unterhaltend. Zudem gibt es etliche Nebenfiguren, die ebenfalls für Unterhaltung sorgen: ne-

ben Steve Buscemi etwa Christopher Walken als Cousin Bo mit seinen gut gemeinten Ratschlägen, oder die drei jungen Töchter, die sich als Rockmusikerinnen versuchen. Das wirkt manchmal alles etwas zusammengebastelt, aber auf jeden Fall vermittelt die ganze Riege glaubhaft, dass sie sich bei den Dreharbeiten - und besonders bei den Tanzszenen - köstlich amüsiert hat.

Stören tun schließlich eher die Klischees - die klassische Rollenaufteilung zwischen Ehefrau und Geliebter, die Hure, die sich in ihren Kunde verliebt, der am Ende reuevolle Ehemann, die Ehefrau, die sich an der Mätresse rächt - die Turturro zwar voller Ironie anpackt, aber nicht wirklich in Frage stellt. Unterschwellig transportiert der Film so doch wieder den alten, ach so männlichen Dualismus Liebe vs. Sex. Und Nicks Lebensmotto "Two things: a man should be able to be romantic and be able to smoke his brains out" verbrämt auch nur seine beiden Laster. Das verhindert nicht, dass Turturro mit "Romance and Cigarettes" einen über weite Strecken unterhaltsamen Film liefert - der übrigens das Thema Rauchen nur am Rande behandelt.

Renée Wagener



Mätresse (Kate Winslet) und Ehefrau (Susan Sarandon) stehen sich gegenüber.

MUDAM

# Grand musée pour petit pays

Agréable à visiter, le nouveau musée d'art moderne éblouit plus par son architecture que par les oeuvres exposées. Pour convaincre, il lui faudra programmer autre chose que des réceptions pour la haute société.

(RK) - Des visiteurs munis de caméras dernier cri qui mitraillent les fauteuils musicaux du Soundlab ... au lieu de les écouter, de les sentir. Une gamine qui braille, se fait engueuler: "Si ça ne t'intéresse pas, au moins ferme-la jusqu'à la fin de la visite." Pauvre gosse, c'est comme ça qu'elle va prendre goût à l'art moderne. "Mudam veut rompre le contrat classique auquel se lie trop souvent le public lors de sa visite d'un musée", affirme le site de l'expo. La volonté ne suffit pas. Le musée prétend "transmettre le goût de l'art à celui qui s'aventure dans l'exposition à la recherche de son propre Eldorado". N'écoutez pas ce que racontent les services de presse.

Profitez plutôt de l'espace. De la place, il y en a, d'autant plus que les visiteurs ont tendance à raser les murs, à se rassembler auprès de leurs guides, à s'agglutiner autour des quelques oeuvres disposées ça et là. "On n'a rien à mettre dedans", voilà l'une des critiques les plus populaires à l'époque où le projet du "musée Pei" était lancé. Le "grand hall", inondé de lumière et presque vide, semble valider ces propos. Cependant, le "studio", juste à côté, est squatté par un mo-

bilier en bois léger qui envahit tout l'espace ... Comme si l'artiste avait voulu relever le défi du "rien à mettre dedans". N'écoutez pas ce que disent les gens.

Plus loin, dans le "pavillon", un lustre géant fait de bouteilles vides de toutes les couleurs. L'oeuvre vaut ce qu'elle vaut, mais les jeux de lumières et d'ombres sont extraordinaires. Il faut absolument visiter un jour de soleil, de préférence en fin d'après-midi - heureusement, il y a la clim. Les grandes salles, les larges couloirs, les baies vitrées ouvrant sur le site des Trois Glands, tout invite à la flânerie.

Dommage que le contenant l'emporte parfois sur le contenu. Cela est particulièrement vrai dans les grandes galeries du premier étage, où le bric-à-brac rassemblé par Gaylen Gerber est écrasé par l'architecture imposante de Ieoh Ming Pei. Par ailleurs, les légions de vigiles, si elles contribuent à meubler les espaces vides, créent une atmosphère contrastant désagréablement avec celle, bon enfant, du Casino Luxembourg. Enfin, l'accrochage de "Nous sommes tous indésirables" montre qu'il ne suffit pas de disposer d'espace pour exposer intra muros des

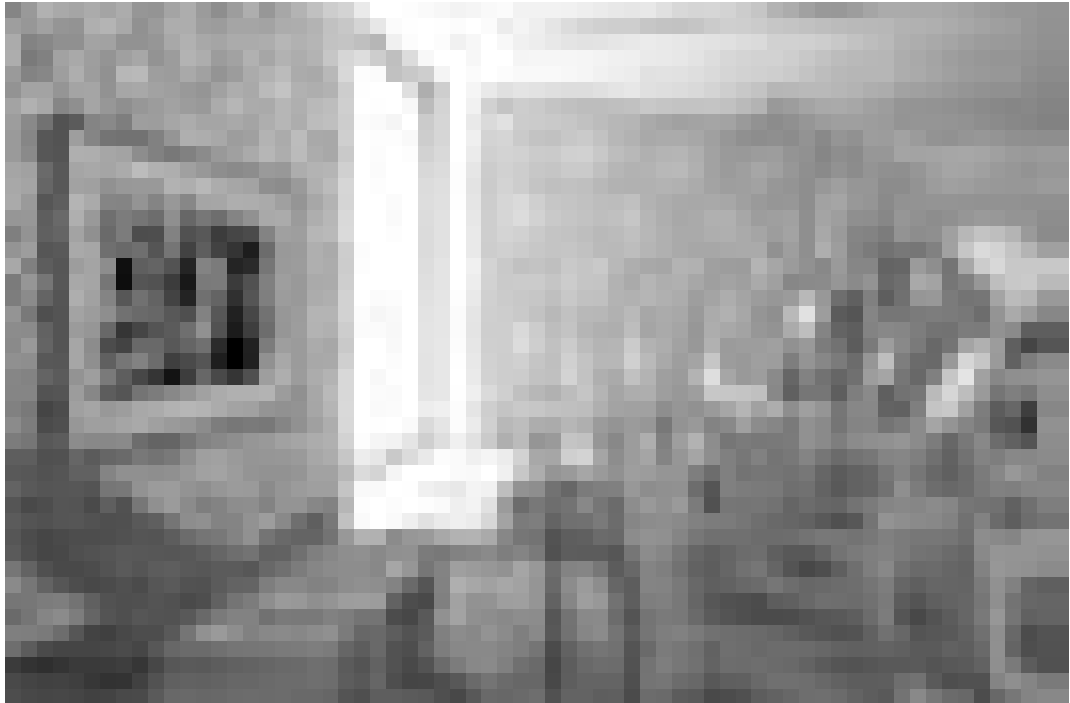
oeuvres "de terrain". Hors de son contexte, ce détournement de graffiti est réduit à une sorte d'ampoules blanches sur mur blanc.

Au contraire, "Stir Heart, Rinse Heart" de Pipilotti Rist exemplifie l'adéquation parfaite entre un espace et une oeuvre. Ce mérite est tout relatif: certaines banques mettent régulièrement des dizaines de mètres cubes à la

disposition de ce type d'art. Mais ne boudons pas notre plaisir. D'autres travaux encore convainquent entièrement, comme la chapelle de Wim Delvoye ou le "Wall Drawing" au crayon de Marc Couturier - ça change du Magny doré.

Jacques Santer a-t-il eu raison de lancer ce projet onéreux? Jean-Claude Junker, confronté aux excédents budgétaires, plutôt que de

construire des "folies", les a transformés en cadeaux fiscaux aux entreprises et aux nantis. En oubliant le cirque autour des soumissions publiques et les millions dépensés, on peut trouver du bon au Mudam, lieu d'art en devenir. Hélas, la cérémonie d'ouverture est là pour nous rappeler qu'avant d'être un espace consacré à l'art moderne, le Musée Grand-Duc Jean a été conçu pour accueillir les galas de l'ancienne noblesse et des nouveaux riches. Le Mudam saura-t-il s'émanciper de ses origines?



Rien à mettre dedans? Vue sur le "studio" aménagé par Tobias Putrih et Sancho Silva. (photo: Rémi Villaggi)